Trois balles puis le silence

Au petit matin du 27 mars 1995, à 8 heures précises, le portier Giuseppe Onorato poussa sans difficulté l'imposant portail situé au 20 de la rue Palestro, à Milan. Dans ce quartier huppé de la grande ville lombarde, le calme régnait. Quelques voitures de luxe étaient garées de part et d'autre de la voie et de rares passants marchaient d'un pas pressé le long des trottoirs. De courageux joggeurs tentaient tant bien que mal de maintenir la cadence dans le merveilleux jardin jouxtant la demeure où Onorato s'engouffra. Le fringant quinquagénaire s'occupa tout d'abord de débayer la longue allée y menant. Les feuilles mortes jonchaient le sol et le consciencieux Giuseppe ne pouvait décemment pas laisser les choses dans un tel état. Pour sûr, on lui reprocherait d'être négligent et cela, l'ancien militaire d'origine sicilienne ne l'aurait pas supporté. Voilà

six ans qu'Onorato travaillait dans cette magnifique demeure. Six ans qu'il bichonnait avec soin chaque recoin, s'émerveillant chaque matin du raffinement qui caractérisait l'immense bâtisse.

Tandis qu'il assemblait un gros tas de feuilles trempées, Giuseppe porta le regard à travers la grille, en direction de la rue. Un homme aux cheveux épais et au visage grave restait debout, légèrement appuyé sur sa voiture verte. L'individu coiffé d'une casquette de base-ball et d'un manteau en jean semblait attendre patiemment quelqu'un. L'affable portier fixa discrètement l'homme à la voiture verte. Que faisait-il là, statique, à cette heure matinale ? Giuseppe fut soudain saisi d'une drôle de sensation. La vue de cette silhouette prostrée contre la carrosserie le mit instantanément mal à l'aise. Deux ans plus tôt, à l'été 1993, un violent attentat à la voiture piégée avait ensanglanté le quartier. Cinq innocents avaient perdu la vie et le musée d'art moderne de Milan avait été entièrement détruit. Pour Onorato, ce fut un bouleversement sans précédent. Bien qu'il ait grandi en Sicile, bastion de la Cosa Nostra, les crimes atroces de la mafia représentaient pour le brave concierge le summum de l'horreur. Le terrible attentat de juillet 1993 et ceux qui ensanglantèrent durant la même période Florence et Rome avaient marqué en profondeur l'ancien sous-officier. Depuis, Giuseppe notait minutieusement les allées et venues de personnes suspectes et, du haut de sa longue expérience dans l'armée, il considéra l'homme à la voiture comme étrange.

Alors qu'il scrutait l'attitude et l'éventuel déplacement de l'homme à l'épaisse chevelure, Giuseppe fut tiré de sa méditation par un jovial et retentissant « Bonjour ». Ce *Buongiorno* solaire et chaleureux revenait au fringant et dynamique Maurizio Gucci, dont le bureau occupait le premier étage de la belle demeure. Giuseppe aimait bien Maurizio et, bien qu'il ait conscience de ne pas faire partie du même monde, il éprouvait une réelle sympathie pour ce dernier. Maurizio était un membre important de la vaste famille Gucci, puissante maison de l'industrie du luxe. Petit-fils du fondateur Guccio Gucci, Maurizio commanda aux destinées de la marque durant près de dix ans. Mais depuis deux ans et la revente d'une partie substantielle de ses parts à des investisseurs du golfe, l'homme de quarante-six ans s'était éloigné de l'empire familial et s'était lancé en solitaire. Multimillionnaire, le jeune Gucci s'est offert un splendide hôtel particulier sur le prestigieux Corso Venezia et, comme à son habitude, il arriva tôt au bureau en ce jour de mars. Après quelques brefs échanges sur le temps maussade qui plombait le ciel de Milan, l'héritier salua le portier et s'apprêta à rejoindre son luxueux bureau. C'est à ce moment précis que le mystérieux homme de la rue quitta d'un pas rapide le véhicule sur lequel il était adossé depuis de longues minutes. Il franchit le lourd portail à vive allure et s'engouffra dans l'allée. Giuseppe vit l'inconnu s'approcher de la maison mais son inquiétude s'était subitement envolée. Après tout, ce devait être un visiteur qui avait rendez-vous avec Maurizio, rien

de plus. L'homme à la mine patibulaire avait beau lui sembler spécial, Giuseppe ne trouva rien à redire et reprit mécaniquement son usante tâche consistant à faire des tas de feuilles. Tandis que Gucci s'apprêtait à pénétrer dans le vaste vestibule de la villa, un bruit sourd fendit l'air. Une balle siffla et frappa Maurizio à la hanche. Tétanisé, Giuseppe ne put faire un geste. Le portier restait là, figé, tenant son balai de métal. Un deuxième éclair retentit et fracassa l'épaule du jeune Gucci. Les cris de douleur de Maurizio firent tressaillir le gardien sicilien qui comprit immédiatement le sordide événement qui se déroulait sous ses yeux. On assassinait le gentil Maurizio Gucci. L'héritier était désormais au sol, se traînant en gémissant comme une bête blessée. Il tentait d'avancer mais la vive douleur rendait la fuite impossible. Le tueur rechargea son revolver puis avança calmement et sûrement vers sa victime. Déterminé et impassible, il exécuta Maurizio d'une troisième balle en pleine tête. Les gémissements cessèrent, un silence pesant envahit l'espace. Cramponné à son outil, Onorato resta médusé, incapable de faire le moindre mouvement. À ce moment précis, Giuseppe aurait voulu être invisible. Il ne parvenait pas à distinguer le corps fumant de Gucci étendu devant le grand escalier extérieur mais savait pertinemment que le beau Maurizio était mort. L'assassin se tourna rapidement et croisa le regard d'Onorato. En une fraction de seconde, la sombre figure pointa son silencieux en direction du gardien. Pâle et figé, Giuseppe vit sa dernière heure venir et sentit comme une légère brise

effleurer son bras. L'homme aux cheveux épais détala sans demander son reste tandis que le portier s'écroula. En tâtant son bras, Onorato comprit qu'il avait échappé au pire. Sa chemise était maculée de sang mais il était toujours vivant.

Quelques minutes plus tard, quatre carabinieri arrivèrent à la hâte sur les lieux. Alertées par un kiosquier du jardin public qui avait entendu les râles de Giuseppe, les forces de l'ordre découvrirent avec effroi la scène macabre. Le corps gisant de Gucci contrastait avec la magnificence des lieux. Les carabinieri, habitués aux règlements de comptes entre bandes des pays de l'Est, furent saisis par le décor et l'atmosphère du lieu. Dans un recoin, prostré, Giuseppe observait les va-et-vient des inspecteurs qui s'agglutinaient. Un autre homme était arrivé entre-temps et fut bouleversé en découvrant le corps inerte de Maurizio. Cet homme, Fabio Franchini, était l'ami et l'avocat du jeune héritier. Une à plusieurs fois par semaine, il se rendait rue Palestro pour prendre des nouvelles de son client et faire un point sur les affaires en cours. Pour Franchini, cette journée du 27 mars aurait dû être une journée comme toutes les autres mais un meurtrier en avait décidé autrement. Les yeux rivés sur le corps de Maurizio, Fabio ne prit pas garde au ballet incessant des ambulances et des voitures de police. De longues minutes s'écoulèrent avant qu'une équipe de la Brigade criminelle ne prenne possession des lieux. Pour les carabinieri, cette ingérence de la police était insupportable. Un colosse aux belles boucles blondes – le caporal

Giancarlo Togliatti – coupa l’herbe sous le pied des inspecteurs de la criminelle et s’approcha sans précaution du cadavre. Malgré les grincements de dents des officiers de la Criminale pole qui n’appréciaient guère les carabinieri, Togliatti se pencha sur le corps de Gucci. Son bras droit, le capitaine Antonello Bucciol, l’informa de l’identité de la victime.

— Giancarlo, c’est pas n’importe qui. Il s’agit de Maurizio Gucci.

— Gucci ? Gucci ? Comme les fringues ? grommela Togliatti.

— Pas exactement patron, Gucci, la maison de Luxe. L’homme qui est là pèse des centaines de millions de lires, rectifia Bucciol.

— Là, maintenant, il pèse plus grand-chose. C’est un cadavre comme tant d’autres, Antonello. Donc un homicide à traiter, comme les autres, avec sérieux. Ni plus ni moins, dit le rustre carabinier.

Riche ou pauvre, un homme est un homme, un mort est un mort. Malgré le marbre, les dorures et le nom ronflant de la victime, l’officier n’avait nullement l’intention de déroger à ses habitudes. Il connaissait son métier et était rompu à l’analyse de scènes de meurtres. Avec méticulosité, Giancarlo fouilla les poches de Maurizio et fit un inventaire complet des éléments présents sur le corps. Quelques coupures de presse ensanglantées, un carnet rempli de notes, quelques grigris en corail, une montre de luxe. Rien de bien probant à se mettre sous la dent.

Devant l'imposant portail de la maison, une foule de plus en plus nombreuse s'agglutinait. Les curieux se mêlaient aux journalistes et la rue Palestro, si tranquille à l'accoutumée, fut bientôt envahie de badauds ameutés par l'odeur du sang. Les rumeurs les plus folles circulaient sur le trottoir et les va-et-vient des équipes médicales et des enquêteurs attisaient la curiosité malsaine de la foule. Lorsqu'il descendit de sa voiture, le procureur Carlo Nocerino eut bien du mal à se frayer un passage pour atteindre la scène de crime. Il joua des coudes et parvint – non sans mal – à la villa. Immédiatement, le jeune magistrat comprit qu'il avait affaire à un meurtre hors norme. La victime était issue d'une lignée célèbre et les conditions troubles de l'assassinat allaient le plonger, lui, le diplômé en philosophie, dans un tourbillon médiatique et judiciaire sans précédent. En deux années d'exercice, Nocerino n'avait jamais vu cela et il redoutait déjà les conséquences dramatiques pour sa carrière si le meurtre n'était pas élucidé dans les meilleurs délais. Lorsqu'il découvrit le corps criblé de balles de Maurizio Gucci, le procureur ne put s'empêcher d'avoir un haut-le-cœur. Luttant contre cette nausée qui s'emparait de tout son être, Nocerino prit de lourdes décisions. Il fallait mettre la main sur l'enquête et prouver à tous son autorité. Les carabinieri étant arrivés les premiers à la villa, il décida de renvoyer les enquêteurs de la police. Carlo le savait, le millefeuille judiciaire italien pouvait sacrément ralentir l'avancée des investigations et il ne souhaitait absolument pas se retrouver

au milieu d'une guerre larvée des polices. S'il y a bien une chose que le jeune proc avait retenue des leçons des anciens du parquet, c'est qu'il fallait rapidement clarifier la situation. En de pareilles circonstances, la règle était simple. Le premier arrivé était le premier servi. C'est donc l'équipe de carabinieri de Togliatti qui prit en charge l'enquête.

Nocerino balaya d'un regard attentif le hall d'entrée de la villa ainsi que le cadavre supplicié de Gucci. La technique employée, le nombre de balles tirées, la rapidité d'exécution, tout laissait à croire à un règlement de comptes savamment orchestré. Depuis la fin des années de plomb qui avaient bouleversé la péninsule durant les années 1970 et 1980, les crimes de sang portaient la marque des différentes mafias agissant en Italie. Pour Nocerino, qui était entré dans la magistrature peu de temps après les assassinats des juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, la résurgence des activités de la Cosa Nostra était un véritable motif d'inquiétude. L'exécution à bout portant était la signature des mafieux. Malgré les apparences, le doute submergea le procureur. Il arpenta en long, en large et en travers le hall d'entrée et le perron de la villa, multiplia les allers-retours sur le sentier. Certaines choses ne collaient pas avec l'hypothèse mafieuse. À moins qu'on ait eu recours à un bras cassé de la pire espèce ou à un sous-traitant particulièrement gauche, le déroulé du meurtre semblait trop hasardeux pour être l'œuvre de professionnels. L'assassin avait tiré quatre fois. Pour un expert, c'était trois balles de trop.

Par ailleurs, il avait laissé la vie sauve au gardien, prenant ainsi le risque d'être identifié. Tout capo de la mafia un brin expérimenté aurait fini le travail et se serait débarrassé d'un témoin gênant. Carlo Nocerino fit part de ses hésitations et de son trouble au caporal Togliatti et à l'adjoint de ce dernier, Antonello Buccioli. Les deux carabinieri étaient sur la même longueur d'onde. Assurément, quelque chose clochait.

Penchés sur le cadavre encore chaud de Gucci, les trois hommes échangeaient des regards circonspects. S'il fallait bien comprendre le déroulé du meurtre minute par minute, il était nécessaire de s'intéresser à la victime. Au-delà de son nom ronflant, on ne connaissait pas Maurizio Gucci. Certes, la famille était sous le feu des projecteurs depuis des années mais il était fondamental de dissiper l'épais brouillard qui planait sur la vie de l'héritier. Déterminé à faire triompher la vérité, l'improbable duo Nocerino-Togliatti se jeta corps et âme dans l'enquête. La moiteur qui étouffait Milan en ce triste jour n'altéra en rien la volonté du procureur et de l'enquêteur. Les deux hommes avaient conscience qu'il fallait plonger la tête la première dans les méandres de l'empire Gucci, un clan à la longue histoire et aux lourds secrets.